

TU n'es pas sans identité. Tu en as une, évidemment. Tes papiers disent que tu es née à Liège, de parents nés à Liège ; ils ne précisent pas que l'un des deux t'est totalement étranger et que Liège t'est devenue, après un départ définitif, de plus en plus étrangère. Tu as perdu le contact avec Liège, où tes proches sont encore. Les tiens vivent tous à Liège, ou dans les environs de Liège, mais tu as quitté cette ville, tu as quitté les environs de cette ville, tu t'es éloignée jusqu'à exiger un pays plus grand que le tien entre toi et cette ville ; il y a eu dans cette ville quelque chose à fuir, pour aller de l'avant comme on dit.

À dix-neuf ans, munie de tes papiers, tu as attrapé par la peau du cou et jeté dans un train ton identité. Déjà, elle était divisée. Elle espérait se perdre dans un autre pays. Elle claquait des dents à l'idée de se perdre dans un autre pays. Aujourd'hui tu l'obliges à s'asseoir sur une banquette rouge, avec un ticket valable du tant au tant, jamais longtemps, pour se rendre à Liège. Tes papiers ne mentionnent pas à quel point il lui est devenu difficile de correspondre aux informations irréfutables, tamponnées par

les cachets officiels du royaume, validées pour plus de sécurité par le portrait du roi en filigrane et le système biométrique, mais l'angoisse le certifie. Sitôt le billet pour Liège acheté, ton identité se fait toute petite. Elle rase les murs du présent et tombe sur les cloisons du passé exactement comme dans un cauchemar. Les cloisons du passé ne donnent jamais accès au passé, seulement à une idée du passé, et cette idée glace ton identité dès qu'il est question de se rendre à Liège. Tu achètes le billet le plus tard possible. Tu aides ton identité. Tu lui évites l'épreuve d'une trop longue attente mais, au bout d'un moment, il faut bien la bousculer, prendre le train et descendre à la bonne gare, c'est-à-dire Liège-Guillemins.

Quand le train s'arrête aux Guillemins, tu poses le pied sur le quai, et ton identité fait de même. Dans la réalité de son théâtre dont la vie vient de changer le décor, elle n'y parvient que d'une certaine façon. À cause de l'angoisse de ne pas savoir comment retrouver Liège, comment être à Liège et redevenir ce qu'elle n'est plus, redevenir Liège, elle regarde Liège non pas depuis la nouvelle gare en construction, ouverte sur un quartier transformé, mais de plus haut. Elle est comme à la Citadelle, un

quartier sur les hauteurs qui désigne un centre hospitalier, entouré d'un parc surplombant la ville. Fragile, subitement dans la convalescence d'une ancienne opération – la fuite vers un autre pays – elle prend des précautions, met de la distance, car ta mère attend en bas. À l'intérieur de la gare auquel plusieurs escalators donnent accès, elle attend le retour de son enfant, et tu sais ne jamais pouvoir le lui rendre. Un long week-end, jouer à être cette enfant de Liège : comment ? Tout ce que tu es devenue après l'opération, ta mère ne le saura jamais. Les changements, l'évolution qu'une vie ailleurs a provoqués, les tiens ne pourront les saisir, et tu mets de la distance par peur de révéler de trop près le mensonge des kilomètres parcourus à grande vitesse – ils ne t'ont pas, en réalité, permis de revenir.

Sur le quai, tu observes qu'une grande froideur prend possession de toi. Ton identité est inquiète, ton corps marche aussi mécaniquement que l'escalator vers lequel il se dirige, et ton cœur est découragé par avance. La conscience d'échouer dans la proximité que l'on peut avoir avec les siens, quand on les regarde vivre au jour le jour, te fait perdre tout courage. Ensuite les choses ne se passent pas très bien.

Ta mère est sur ses gardes, sa réserve à l'image de la ville désorientée par des travaux de trop grande ampleur. Tout va mal ici, même si l'on espère s'en sortir mieux qu'avant. La crise du pays isole encore un peu plus chaque région, et rien ne tient avec rien. Un corps disloqué. Liège est un fémur sur lequel on tente de greffer un futur. Une gare toute neuve, tape-à-l'œil, une rotule en acier, de petits os en verre pour partir, accueillir, fouiller les sacs et les corps, annoncer au micro : "*Achtung! Achtung! Spoor elf, voie onze, binario undici*, des grenades et des tirs sont à prévoir. Signalez tout individu suspect, signalez tous les individus, bizarrement seuls, bizarrement accompagnés de connexions illimitées, riches et pauvres bizarrement, costumés de convictions graisseuses, grimés de vie et de mort aux agents de la gare, et éloignez-vous de la bordure du crime..."

Ta mère t'embrasse. C'est léger. Un effleurement sur la joue. Ses lèvres sont pressées de mettre au monde des mots. Trois fois rien. Des remarques sur ton aspect physique. Il y a toujours, en hiver, un manteau acheté en dépit du bon sens dans cet autre pays où tu vis ; un manteau certes joli mais trop fin qui te boudine. En été, une couleur de rouge à lèvres

n'est pas à la mode par ici. Bref, il y a toujours une réflexion, du lard ou du cochon, pour signifier qu'à Liège on a une longueur de retard par rapport à la capitale de cet autre pays où tu vis. Et, en toute saison, il y a une coupe de cheveux regrettable, le souvenir qu'autrefois – oh, hier, l'élégance d'hier, ses ongles peints, ses doigts fins qui se déplient – tu les portais court. Long, ça te vieillit. *Tu devrais... Tu ne devrais pas...* Tout cela est dit dans une voiture qui t'emmène où ?

– Où veux-tu aller, chez ton frère ? En ville, manger un morceau ?

Tu réponds que tu mangerais bien un petit quelque chose, car tu n'as pas eu le temps de déjeuner. C'est un impair. Dîner et non pas déjeuner, aurait-il fallu dire. Dans la prestigieuse capitale où tu vis, le midi on déjeune et le soir on dîne. Ici on dîne le midi, le soir on soupe, mais ce qui inquiète ta mère tout à coup n'a rien à voir avec la nourriture. L'accent ! Tu n'as plus du tout l'accent de Liège. Et ce qui l'inquiète, c'est d'avoir l'air autant de Liège en ta présence.

– Je me rends compte en t'écoutant comme j'ai l'accent.

Tu entends dans sa voix le dépit. Tu te souviens qu'une certaine catégorie de la population

liégeoise, aisée mais pas trop, fait son possible pour ne pas avoir l'accent d'une autre catégorie, indécemment moins aisée que toutes les autres catégories. Tu souris intérieurement au souvenir des petites corrections que s'est toujours infligées ta mère pour ne pas avoir l'accent, ne pas risquer d'être confondue avec ceux qui parlent "le liégeois". C'est associé à quelque chose de pire que la misère quand on ne la connaît pas, c'est associé à l'indigence intellectuelle. Parler avec l'accent à quelqu'un qui ne l'a pas, c'est donner à croire que l'on possède des connaissances culturelles aussi faibles que le Minimex, cette allocation de 400 euros que l'État attribue à ses pauvres. Bref, les bouches se corrigent, les voix cherchent la sonorité de la culture, une sonorité que tu as forcément à présent, et avec quelle facilité ! Quant au wallon, ce dialecte mal connu des jeunes, il s'immisce dans ses phrases de plus en plus, explique ta mère, et c'est rageant. Elle fréquente trop de vieux depuis qu'elle chante pour distraire les pensionnés. Elle a attrapé le wallon à leur contact comme une maladie, ça la vieillit.

Tes acquis sonores venus d'ailleurs te mettent mal à l'aise. Tu te réfugies à la Citadelle. Tu sors du CHU en blouse blanche et diagnostiques

que ce n'est pas honteux d'avoir l'accent ou de parler le wallon ; tu penses ainsi plaire à ta mère, qui te répond du tac au tac que c'est facile à dire pour une Parisienne. Tu changes de sujet. Sans en avoir conscience, tu traînes sur les voyelles. Tu retrouves un tempo plus lent, les "e" muets ; quelques mots lointains ressurgissent. Une jubilation te visite quand tu tombes sur une expression oubliée. *Oufiti ! Nèni sès. Tu saurais me passer mon sac ?*

De quoi parlez-vous à présent que la place Saint-Lambert, qui n'a cessé de se modifier ces dernières années, apparaît par morceaux au travers la vitre de la voiture ? Ta mère désire savoir ce qu'il y a de neuf dans la capitale française. C'est une question piège pour ton identité ; elle est trop ouverte pour ne pas aussitôt la fermer. "Rien", dis-tu, les yeux comme deux petits ballons gonflés à l'hélium. Ton regard s'envole vers le palais des princes-évêques, seul morceau d'histoire préservé sur la place. De toute façon, elle se concentre ; les phrases se perdraient. Ta mère a du mal à écouter les autres, ce n'est pas dans le stress d'attraper un parking qu'elle corrigera ce défaut. Et puis, le neuf de ta vie là-bas n'est pas assez neuf en ce moment pour éveiller sa curiosité.

Une autre place, celle du Marché, te présente ses vieux pavés mal équarris. Tu marches, les yeux baissés, et snobes le Perron. Les touristes tournent autour de cette fontaine en pierre aux beaux jours. Tu ne jettes pas même un coup d'œil au symbole de l'indépendance liégeoise, tu passes sous les quatre lions qui soutiennent la colonne terminée par une pomme de pin et une croix, en réfléchissant à la nourriture qui te ferait envie. Vous n'irez pas aux *Ouhès*, où l'on mange des mets typiques de la région pour trop cher, selon ta mère. Vous prendrez un croque ou une salade dans cette brasserie juste à côté. Si un boulet sauce lapin te dit, demain soir, vous irez à Ans. Ta mère fait référence à la friterie que ta cousine a récemment ouverte dans cette commune, près de Sainte-Walburge, le quartier de ton adolescence.

La silhouette d'une femme âgée s'étire : ce n'est pas une sainte, ce n'est pas un miracle mais une ombre sous votre conversation. Les mots ont à voir avec la lumière, ils donnent naissance dans l'obscurité des crânes à des visions, captures irréelles, créations d'une histoire intérieure, hydre en mouvement qui insiste avec ses têtes coupées, apparitions d'images, du sentiment de posséder en soi des images. Tandis que ta mère t'explique avec quel courage ta cousine



se démène, tu te souviens de ta grand-mère et de sa demeure près de Ans. À l'intérieur, tes jouets de petite fille, toutes sortes d'objets venus d'Afrique, des animaux de la savane en bois sculpté – vestiges du Congo belge. Récits étranges pour une enfant, le Congo. Récits du lieu où ton père, cet inconnu, a grandi. Terre que tes yeux n'ont jamais vue, terre imaginée avec un père en miniature. Quatre-vingts centimètres de père dans un paysage brûlé de soleil. Et ces récits grotesques. Le visage de ta grand-mère, couleur de honte inversée. Sa voix de supériorité blessée à chaque fois qu'elle contait son départ précipité, ses biens perdus. Et les étrangers qu'elle ne souffrait pas de voir rôder ici, les horribles étrangers qui la pourchassaient jusqu'ici, à Sainte-Walburge !

Langage colonial, héritage impossible, spectre chrétien de haine tous les dimanches à la messe, au moment où la musicienne, la douce mère de ta mère, qui n'avait jamais voyagé que par les portées, ne pouvait plus rien te dire du monde, de ses multiples chemins entre les notes puisque la mort...

Le présent matériel t'interrompt. Tu regardes l'instant, comme s'il te surprenait en défaut. Ta mère te parle. Tu répètes : je comprends, je comprends. Ah, tiens. Ah, bon.

Vous êtes entrées dans la brasserie. À l'étage, près d'une fenêtre qui te sert à détourner les yeux par moments, tu manges une salade niçoise avec du pain français, puisque c'est le nom donné ici à la traditionnelle baguette de cet autre pays où tu vis. Ta mère se plaint de ses problèmes d'argent. Tu en as toi-même. Si tu y fais allusion, il t'est signalé une évidence : tu as choisi de vivre dans une capitale hors de prix. Ton identité, à cette remarque, se fait toute petite. C'est une réalité, elle a fui certaines difficultés pour en rencontrer d'autres, mais il est préférable de taire le résultat de la balance. Cela chagrinerait de savoir qu'un mouchoir de poche en guise d'habitation rend plus heureux qu'une grande maison pleine de mauvais souvenirs liégeois, de détresse à la liégeoise. Tu songes maintenant à la maison de ton adolescence, tandis que ta mère est en train de vanter la superficie que tu gagnerais en revenant vivre ici, par exemple, dans les nouvelles constructions très luxueuses de la place Saint-Lambert. Avec l'argent de ton loyer, elle te rappelle que tu aurais trois fois plus d'espace. Ton identité se cache derrière la serviette en papier de la brasserie pour ne pas te faire dire que ce type de calcul lui est égal. Elle refuse de blesser une personne